

AFFAIRE MIRALO

Nola Bernard-Aubin

Rapport de police du 30/05/2022

Interrogatoire d'un suspect par le commissaire :

« Monsieur Letuira, vous êtes suspecté d'avoir tué Jean Miralo en le poignardant et en le poussant dans la Seine, le 23/05/2022 à 12 h 35. Plusieurs témoins disent vous avoir vu sur les lieux du crime. L'un dit vous avoir vu partir en courant après qu'il a entendu la victime tomber à l'eau, un autre dit vous avoir vu dans une rue en face de la scène de crime avec un couteau à la main. Qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

— Monsieur le commissaire, bien que cela puisse vous paraître évident, je n'ai pas tué Jean Miralo. Je ne conteste en aucun cas les témoignages dont vous m'avez fait part, car oui je suis parti en courant après que le crime a eu lieu et oui, dans la rue en face, le témoin a pu me voir avec un couteau à la main. Mais tout cela a une explication. Monsieur. Miralo et moi étions de très bons amis et collègues. Ce jour-là nous sortions du bâtiment où nous

travaillions pour aller manger, lorsqu'un homme en noir avec une cagoule est arrivé vers nous en courant. Pris de panique, je suis allé dans le café d'à côté et j'ai volé un couteau pour nous défendre. Mais je suis arrivé trop tard. L'homme avait déjà jeté Monsieur Miralo à l'eau et avait pris la fuite. J'étais tellement triste, je m'en voulais tellement que j'ai oublié de ramener le couteau et je suis rentré chez moi pour me remettre de mes émotions.

— Donc vous dites ne pas avoir tué Jean Miralo ?

— Oui Monsieur le Commissaire.

— Bien, nous allons étudier vos paroles et faire des recherches, mais vous restez suspect jusqu'à ce que l'on trouve le coupable. »

Rapport de police du 03/06/2022

Interrogatoire d'un témoin par le commissaire :

« Madame Dusalon, vous travaillez dans le café Laville et vous vous êtes présentée au poste pour nous faire part de votre témoignage. Pouvez-vous me dire ce que vous savez ?

— Eh bien tout d'abord, j'ai aperçu par la fenêtre Monsieur Miralo, avec un homme qui venait de temps en temps au café pendant sa pause. Ensuite, un homme en noir est arrivé vers eux en courant. L'homme qui accompagnait Monsieur Miralo est entré dans le café, a

volé un couteau et m'a dit : c'est pour me protéger. Après ça, il est reparti, mais l'homme en noir venait de pousser Monsieur Miralo dans la Seine et s'était enfui.

— Pouvez-vous me décrire l'homme en noir s'il vous plaît ?

— Oh oui ! J'ai oublié de vous dire qu'il avait une cagoule. Mais je n'ai rien vu d'autre, j'étais trop loin.

— Merci Madame, votre témoignage sera pris en compte. Nous vous tiendrons au courant. »

Rapport de police du 12/06/2022

Interrogatoire d'un 2^e suspect par le commissaire :

« Monsieur Carlis, vous êtes suspecté d'avoir tué Monsieur Miralo en le poignardant et en le poussant dans la Seine le 23/05/2022 à 12 h 35. Plusieurs témoins disent avoir vu un homme en noir avec une cagoule pousser Jean Miralo à l'eau et partir en courant après cela. Qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

— Monsieur le commissaire, je ne comprends pas mon arrestation, vous m'avez arrêté parce que je me trouvais pas loin de la scène de crime et que j'étais habillé en noir avec une cagoule à la main, mais je ne connaissais même pas Monsieur. Miralo.

— Mais que faisiez-vous là, habillé en noir, avec cette cagoule à la main ?

— Je suis artiste de rue et je venais de terminer mon spectacle. Je porte toujours cette cagoule lors de mes spectacles, mais comme mon spectacle était terminé je l'avais enlevée.

— Merci Monsieur, nous allons continuer à enquêter, mais vous restez suspect jusqu'à ce que l'on trouve le coupable. »

Rapport de police du 25/06/2022

Interrogatoire d'un témoin par le commissaire :

« Monsieur Legrand, vous êtes le patron de l'entreprise où travaillaient Monsieur Miralo et Monsieur Letuira.

— Oui, Monsieur le Commissaire.

— Je vais vous poser des questions et je vous demande d'y répondre honnêtement.

— Bien sûr Monsieur.

— Alors, connaissez-vous la relation qu'avaient Monsieur Miralo et Monsieur Letuira ?

— Oh que oui ! Monsieur Letuira était le directeur des équipes et Monsieur Miralo un agent. Ils s'entendaient très bien avant que je nomme Monsieur Miralo directeur des équipes et que Monsieur Letuira devienne agent.

— Pourquoi avez-vous fait cela ?

— Je l'ai fait car Monsieur Letuira n'était plus assez compétent. Il prenait beaucoup de pauses sur son temps de travail pour aller voir sa petite amie.

— Savez-vous qui est sa petite amie ?

— Oui, bien sûr, c'est Madame Dusalon, elle travaille au café à côté de l'entreprise.

— Et ils sont toujours proches ?

— Très, Monsieur.

— Pensez-vous que Monsieur Letuira pourrait avoir eu encore beaucoup de haine envers Monsieur Miralo.

— J'en suis sûr, il le détestait et je suis presque sûr qu'il le déteste encore malgré sa mort !

— Merci beaucoup, Monsieur Legrand. Nous allons étudier votre témoignage et nous vous tiendrons au courant. »

Extrait du rapport du juge d'instruction

« Concernant l'affaire Miralo, la conclusion n'est pas simple, bien que mon avis soit déjà établi. Certains mentent pour se sauver, d'autres mentent pour ceux qu'ils aiment, tout en faisant du mal à des inconnus.

Dans cette affaire un artiste de rue, un marginal, portait l'objet de camouflage des criminels. Il se trouvait juste à côté de la scène de crime ; et même si cela ne devrait pas exister, les stéréotypes auraient fait de lui un coupable idéal.

Les masques sont trompeurs, il ne faut pas toujours se fier aux apparences. (...) »

FIN

*

L'AVIS DU JURY

C'est une histoire très bien écrite, très bien construite qui propose plusieurs figures du masque sous différentes formes. Le lecteur plonge facilement dans l'intrigue. En effet, c'est une histoire policière très bien rythmée, avec un suspense à la Agatha Christie. La fin est éclatante avec une belle phrase complétive.

UN GÊNANT DISCOURS DE PARANOÏA

Yanel Bru-Ziane Mamar

— Bonjour monsieur Choriskar, comment allez-vous aujourd'hui ?

— Bo... Bonjour docteur, aujourd'hui ? Je ne me sens pas particulièrement mal. Je les entends toujours, mais petit à petit les thérapies me calment, répondit-il.

— Les thérapies ? D'accord c'est très bien, un point positif d'après moi, n'êtes-vous pas du même avis ?

— Cela dépend des points de vue... Mais personnellement, je pense être la première personne à s'en réjouir. En tout cas, je n'en serais pas ici sans vous... À ce si bon stade, je veux dire.

— Non, si vous êtes là, c'est grâce à nos efforts communs, du moins les vôtres en particulier. Ne me jetez pas trop de fleurs, je fais seulement mon métier. Mais ne pensez pas que ces moments passés avec vous ne me réjouissent pas, bien au contraire, c'est un pur plaisir d'être avec vous pour ces agréables instants à parler ensemble tous deux. Imaginer que je n'aime pas ces moments serait

complètement faux et bien opposé à ce que je peux ressentir.

— Vous n'êtes pas obligé de me mentir docteur, je sais que je suis de mauvaise compagnie ; la plupart du temps, les gens essaient de passer le moins de temps possible avec moi ; par peur ou simplement par dégoût. Ce n'est pas facile tous les jours, mais à force j'ai fini par m'y faire.

— Du dégoût ? De la peur ? Tout ce que je ressens en vous voyant c'est de l'admiration, avec en plus une beauté physique parmi les plus rares et attirantes. L'admiration vient du fait que vous êtes un jeune homme de dix-neuf ans qui combat une maladie dangereuse au plus haut point sans relâche. L'admiration et l'attirance viennent de votre magnifique plastique sans artifices ou maquillages. En vous voyant, je ne suis qu'éblouie !

— Sachez que vous êtes bien la seule... Vous êtes bien la seule personne à me le dire et sûrement à le ressentir, avoua le patient.

— Alors je me dois de vous exprimer mon bonheur avec vous. Du haut de mes trente et un ans, je sais ce que je ressens.

— Qu'essayez-vous donc de me dire ? Éclairez ma pauvre lanterne qui a tant besoin de réponses...

— Monsieur Choriskar, me permettez-vous de vous tutoyer ?

— Bien sûr, ne vous gênez pas !

— Emil, je t'aime !

— Que dites-vous ? Arrêtez ces belles paroles, je vous prie...

— Ce ne sont pas de belles paroles, je pense totalement ce que je dis, je serais prête à tout pour le prouver ; demandez-moi ce qu'il vous chante, même le plus noir de la plus blanche de vos pensées, au plus noir de vos désirs.

— Vous regretteriez si vous étiez consciente de vos dires, mais puisque vous avez l'air si sûre de vous, je vous propose de me rejoindre chez moi, demain, aux alentours de vingt heures, je vous attendrai.

— Je ferai tout ce qu'il faut pour vous plaire.

— Me plaire n'est pas le véritable problème, ce problème est de prouver votre discours, mais nous réglerons tout cela chez moi demain.

— Bien sûr monsieur !

— À demain, Madame Freud.

— À demain, Emil. ATTENDEZ !! Quelle est votre adresse s'il vous plaît ? — Seize rue Mélanie Klein, au revoir.

— À bientôt...

Mme Freud attendait au bas d'un immeuble en pleine ville. Sa montre affichait alors dix-neuf heures quarante-cinq lorsqu'un homme arriva.

— Bien le bonjour madame Freud, je remarque que vous êtes assez en avance, je n'attendais pas à ce que vous soyez là, plutôt vers vingt heures dix.

— Oh non ! Je ne me permettrais pas d'arriver en retard ainsi, affirma-t-elle en rigolant doucement.

— C'est assez respectueux, totalement à l'opposé de votre tenue, vous vous êtes bien mise en valeur me paraît-il.

— Vous trouvez que cela fait vulgaire ? Excusez-moi, je peux toujours retourner me changer si vous préférez.

— Vous êtes très bien de cette façon ne vous inquiétez pas.

— Merci du compliment ! D'ailleurs vous pouvez me tutoyer, au vu de là où nous en sommes.

— C'est compris, merci, faites de même.

— Aussi mon prénom est Anna.

— Je t'appellerai comme maintenant. Tu me suis ? demanda Emil en lui faisant signe de le suivre.

— Je te suis !

— J'habite au dernier étage, mais il y a un ascenseur si tu le souhaites ? proposa monsieur Choriskar.

— Oui, il est préférable pour moi de me reposer.

— À tes souhaits.

— Je te remercie !

— Anna... commença-t-il en entrant dans l'ascenseur.

— Oui ?

— Il est vrai que je t'aime... mais je veux toujours savoir si ce que tu ressens est réel ou non. Ah ! L'ascenseur est arrivé, viens avec moi. Voilà mon petit chez moi ; ce n'est pas affolant, mais c'est à mon image.

— C'est très bien ne t'inquiète pas, assura-t-elle.

— Bien, tu souhaites boire quelque chose ? J'ai de la bière et du vin.

— Je veux bien une bière, s'il te plaît.

— Je vais te chercher ça.

— Tu en prends du temps ! Dépêche-toi !

— Voilà ! Voilà !

— Merci. Que dirais-tu que l'on s'asseye sur ton canapé en face de la télé et que l'on se pose ensemble ?

— Va pour cela !

— C'est des plus agréables sensations.

— Hmm... J'aime ce moment !

— Que dirais-tu que l'on aille plus loin ? questionna Madame Freud tout en se déshabillant.

— Je suis pour. Mais finis ta boisson avant cela.

Anna but toute sa bière d'un coup sans y goûter réellement. Ensuite, elle allongea Emil sur le canapé. Elle se plaça au-dessus de lui et le regarda dans les yeux quand tout à coup, elle perdit ses moyens et s'effondra.

Elle se réveilla ensuite quelque temps après, elle remarqua qu'elle était rhabillée, mais attachée à une chaise par le lien d'une corde.

— Emil ! À l'aide Emil ! s'écria-t-elle en le voyant s'approcher d'elle.

— Oui Anna ? Quoi ? Que me dis-tu ? NON ! Je ne peux faire ça ! Je ne peux m'y résoudre ! Sors de ma tête enflu... ! Je ne peux pas la tuer !

— Emil qu'y a-t-il ?

— Anna elles veulent que je te tue...

— Résiste Emil. Tu es fort, tu vas y arriver ! À l'aide ! À l'aide ! Aidez-moi !

— Anna je m'en veux ! Excuse-moi de t'avoir fait venir ici !

— À l'aide ! Venez m'aidez s'il vous plaît ! pleura-t-elle.

— Sache que je t'aime depuis notre première thérapie ; je suis tombé sous ton charme ; je te trouvais si belle ; tu es

rayonnante Anna ; tu sais comment parler aux gens et comment leur faire plaisir ; tu es généreuse, gentille, drôle, intelligente, toute pleine de qualités que je ne pourrais que citer et continuer à énumérer pendant des heures sans m'en lasser.

— Si seulement...

— Je tiens à te remercier pour tout ce que tu as fait pour moi depuis le début... affirma-t-il en s'approchant.

— Aidez-moi ! N'importe qui !

— Que se passe-t-il ? appela un homme de derrière la porte.

— Un homme essaie de me tuer ! Faites quelque chose, je vous en supplie.

— Ne bougez pas je vais chercher la police mademoiselle !

— C'est inutile... dit Emil.

— Faites vite s'il vous plaît !

— J'y cours !

— Anna ? Je...

— À l'aide !

— Tu ne m'écoutes même plus... Bon... Anna, je t'aime !

Lorsque la police arriva, ils retrouvèrent le corps de la jeune femme, mais personne comme coupable, la famille

était en pleurs autour de la défunte et une terrible pluie battait les vents dehors. La petite sœur de sept ans regarda par la fenêtre et vit un homme sous un vêtement coupe-pluie qui regardait en sa direction et qui portait un masque découpé en plusieurs parties.

L'AVIS DU JURY

Il a semblé au jury que la fin ait été trop rapide, nous aurions voulu plus de suspens. Néanmoins, ce texte a un style marquant au service d'une atmosphère bien décrite. L'aspect psychologique tient en haleine, le lecteur se laisse facilement prendre par le fil de l'histoire. On ressent une ambiance froide rompue par une folie éclatante à la fin.

SOUS LES MASQUES VÉNITIENS

Nadège Houssein Haftek

Scène 1

Carnaval de Venise, un homme et une femme.

HOMME. — Bonjour Madame, m'accorderiez-vous une danse ?

FEMME. — À une seule condition.

HOMME. — Laquelle ?

FEMME. — Que vous ne m'appeliez plus Madame, mais Mademoiselle.

HOMME. — Bien alors, Mademoiselle, m'accorderiez-vous une danse ?

FEMME. — Avec plaisir cher Monsieur.

HOMME, *prenant la main de la femme.* — Vous êtes ici en vacances ou vous vivez à Venise ?

FEMME, *commençant à danser avec l'homme.* — Je suis ici juste pour le carnaval avec ma troupe et vous que faites-vous ici ?

HOMME. — Eh bien, je suis ici pour un mois et ensuite je rentre chez moi à Florence, mais d'où venez-vous exactement ?

FEMME. — Je viens de Bristol en Angleterre.

HOMME. — Oh, vous avez un très bon italien pour une étrangère. Où avez-vous appris à parler aussi bien ?

FEMME. — Merci, j'ai appris avec ma mère, elle est d'origine italienne plus précisément d'ici, de Venise.

HOMME, hochant la tête. — Vous profitez de cette magnifique fête pour lui rendre visite ?

FEMME. — Non, elle ne vit plus ici désormais. Et puis je suis ici pour le travail.

HOMME. — Et que faites-vous de beau dans la vie ?

FEMME. — Je suis... Artiste, je travaille dans le stylisme. Je fais des costumes et avec ma troupe nous allons de carnaval en carnaval puis nous rentrons à Bristol pour créer de nouveaux costumes ou habits pour des marques. Et vous que faites-vous dans la vie ?

HOMME. — Moi je suis... Dans l'immobilier, je gère des biens. Je suis d'ailleurs ici pour un hôtel.

FEMME. — Oh, et vous faites beaucoup de voyage d'affaires comme celui-ci ?

HOMME. — Oui, mais souvent je missionne des employés pour y aller à ma place. Je suis déjà débordé à

Florence alors autant que d'autres personnes profitent d'un petit voyage. Voulez-vous aller manger, il y a une table de libre là-bas ?

FEMME, *commençant à se diriger vers la table*. — Je commence à avoir un petit creux en effet. Mais allons-nous devoir retirer nos masques ?

HOMME, s'asseyant sur une chaise. — Je ne pense pas que ce soit nécessaire.

FEMME, prenant la direction des toilettes. — Veuillez m'excuser, je vais aux toilettes.

Scène 2

La femme aux toilettes avec un autre homme.

FEMME. — Bon, vous avez trouvé le suspect qu'on en finisse.

HOMME. — Non, pas encore. Mais nous ne sommes pas pressés, n'est-ce pas ?

FEMME, *refaisant sa coiffure*. — Non, mais ce type qui m'a invité à danser m'énerve, et si on pouvait vite en finir sa m'arrangerait.

HOMME. — Bien, cheffe. Nous allons faire vite, dans son oreillette, dépêchez-vous de trouver cet homme bande d'incapables.

FEMME. — J'y retourne sinon l'autre va se poser des questions.

Scène 3

Le premier homme et une autre femme au buffet.

HOMME, *prenant une flûte de champagne.* — Avez-vous trouvé le suspect ? Je commence à m'impatienter.

FEMME, *mangeant un petit four.* — Nous ne l'avons pas encore trouvé. Mais ça ne saurait tarder.

HOMME, *sirotant son champagne.* — Faites vite. Pendant ce temps, je vais parler avec cette femme. Bien qu'énervante, elle est distrayante.

Scène 4

Nos deux premiers personnages de retour à leur table.

FEMME, *commandant une coupe de vin rouge.* — Je vois que vous vous êtes déjà servis. (*Voyant l'homme chercher du regard*). Vous cherchez quelqu'un peut-être ?

HOMME, *tournant rapidement la tête vers elle.* — Oui, en effet, je cherche un vieil ami. Mais avec tous ces costumes, je ne vois pas comment le retrouver.

FEMME. — Vous devriez peut-être attendre la fin de la fête. Tournant la tête vers l'homme qu'elle avait rejoint aux toilettes.

HOMME, *suivant son regard*. — Vous aussi vous cherchez quelqu'un apparemment.

FEMME. — Hmm... Oui je cherche un homme pour qui ma troupe et moi devons faire une surprise. C'est mon métier de faire des surprises, enfin c'est surtout un de mes acolytes qui se charge de ça.

HOMME, *après avoir entendu quelque chose dans son oreillette*. — Oh, j'ai trouvé mon ami. Veuillez m'excuser, je vais lui parler. (*Il se lève de table et s'incline légèrement*). C'était un plaisir de vous rencontrer.

FEMME, *se levant à son tour puis s'inclinant*. — Le plaisir est partagé. (*S'éloignant*). Absolument pas, mais il n'a pas besoin de le savoir.

Scène 5

La femme marche vers un homme déguisé en arlequin.

FEMME. — Bonjour M. l'Arlequin voulez-vous bien me suivre ?

L'ARLEQUIN. — Et pourquoi devrais-je vous suivre ?

FEMME. — Car votre nièce a commandé une surprise dans mon entreprise pour vous.

L'ARLEQUIN. — Et comment puis-je en être sûr ?

FEMME. — En venant avec moi.

L'ARLEQUIN. — Très bien, allons-y.

Scène 6

L'homme vient voir l'arlequin.

HOMME. — M. l'Arlequin veuillez me suivre s'il vous plaît.

L'ARLEQUIN, *tournant la tête vers l'homme puis vers la femme*. — Euh... C'est que la demoiselle voulait me voir. Mais dites quand même ce qui vous amène ?

HOMME. — C'est votre mère, Monsieur, elle est morte.

L'ARLEQUIN. — Ça m'étonnerait.

HOMME. — Pourquoi ?

L'ARLEQUIN. — Elle est morte il y a un an maintenant.

FEMME. — Je savais que vous étiez un menteur ! Se tournant vers l'arlequin, maintenant allons-y.

HOMME. — Pas si vite, il claque des doigts et des hommes les encerclent. Alors maintenant, Mademoiselle, vous allez donner la vraie raison de pourquoi vous emmenez ma cible avec vous ?

FEMME. — À une seule condition.

HOMME. — Je vous ai appelé Mademoiselle alors dépêchez-vous.

FEMME. — Je ne vous le dirais que si vous me le dites aussi.

HOMME. — De quoi ? Oh, vous voulez que je vous dise pourquoi cet arlequin est ma cible.

FEMME. — Exactement.

HOMME. — Et comment comptez-vous faire pour m'y obliger ?

FEMME, *elle claque des doigts et d'autres hommes les encerclent prêts à tirer. La foule panique.* — Je compte utiliser la même technique que vous.

HOMME. — Très bien, je suis ici parce qu'on m'a payé pour tuer cet homme. (*Il pointe l'arlequin du doigt*). Et vous, quelle est la raison de votre visite Mademoiselle ?

FEMME. — On m'a aussi payé pour tuer cet homme, elle fronce les sourcils, comment est-ce possible ?

L'ARLEQUIN. — Question, pourquoi quelqu'un cherche à me tuer ?

HOMME ET FEMME, *en cœur.* — Ce n'est pas notre problème !

FEMME. — Bon reste à savoir qui nous a payés ?

HOMME. — Si je retrouve cette personne, je la tue !

L'ARLEQUIN. — Vous allez me tuer ou pas ?

FEMME. — Pas encore, mais tu es le prochain.

*

L'AVIS DU JURY

S'il peut paraître un peu froid, impersonnel, c'est un texte bien écrit, original dans le choix de sa présentation, avec des didascalies habilement réalisées. En effet, il a une forme théâtrale bien maîtrisée. Les personnages, un homme, une femme, peuvent au premier abord simpliste, mais cela permet au lecteur de mieux s'identifier et lui confère un caractère universaliste. Il a rappelé au jury le film *La Totale* ou son remake américain *True lies*, des films d'espionnage par son jeu de séduction entre les deux personnages qui se cachent sous des masques vénitiens.